

# Au nom du quantitatif

Olivier FARON

**Olivier FARON**

\* Centre Pierre Léon

Penser l'ensemble d'une société, réfléchir sur les complexités de son histoire : autant d'enquêtes consubstantielles au projet des sciences humaines, autant d'enquêtes souvent abandonnées. La veine des grandes monographies s'est en effet ralentie voire épuisée; leur problématique ayant été oubliée sinon refoulée. Les dernières années ont vu la multiplication de recherches portant sur une seule partie du tissu social. On envisage de manière approfondie un groupe professionnel ou familial, un quartier ou une fabrique. Le problème majeur, celui des contours indéfinis de l'objet d'enquête et de son rapport à une totalité dans laquelle il s'insère, est alors plutôt contourné que résolu. Pensons un instant à l'étrange destinée de la démographie historique, de cette discipline considérée pendant fort longtemps comme la figure de proue de la nouvelle histoire à la française et aujourd'hui souvent fustigée. Une citation parmi d'autres :

• *Des questionnaires et corrélations croisées dans les études quantitatives, en démographie historique par exemple,*

1 - D.S. Milo et A. Boureau, *Alter histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, 1991, p.42.

2 - R. Romanelli, «Razionalità borghesi», dans Alberto M. Banti, *Terra e denaro. Una borghesia padana dell'Ottocento*, Venise, 1989, pp.XVIII-XIX.

*peu dégagent cette dialectique de ténacité et de possibilisme qui devrait caractériser toute expérimentation* » 1.

Peu à peu s'est esquissé un refus généralisé du quantitatif qu'il s'agissait de remplacer ou en tout cas de reconstruire. Il est certes généralement reconnu que des recherches sur de grands effectifs aboutissent, par un effet de tamis, à mettre en place différents phénomènes, notamment par la confrontation de réalités multiformes : sociales; économiques... Mais pour les opposants au quantitatif, le sens ne doit plus être produit par la rencontre de cette grande masse d'informations. C'est plutôt l'identification d'un modèle d'explication circonscrit, susceptible d'être appliqué de façon extensive, qui sera déterminante. Tout l'effort théorique se reporte ainsi sur un changement d'échelle, considéré comme nécessaire et suffisant. Il permettrait en effet de dégager des logiques autonomes.

Cet abandon revendiqué et systématique du quantitatif a toutefois mis en évidence deux séries d'obstacles épistémologiques. Ecartons d'entrée le premier qui consiste en une démarche tautologique d'auto-justification : l'échantillon est représentatif parce qu'il représente la réalité envisagée, le choix de l'échelle d'analyse est pertinent parce que c'est celui adopté... Autant d'aporries qui semblent surréalistes mais qui pourtant affleurent constamment au fil de la « nouvelle » histoire sociale.

L'autre difficulté est plus importante. Pour contraindre le réel à suivre un modèle pré-tracé, pour forcer les diversités du tissu social à se couler dans le moule d'une réalité étroite - celle d'un micro-échantillon -, il faut non seulement affirmer un parti pris téléologique mais surtout le suivre corps et âme. Le schéma d'analyse adopté ne tend alors pas seulement à produire du réel mais

aussi à constituer une garantie permanente de validité scientifique.

On en arrive ainsi à une démarche figée. Plus généralement, c'est tout un parti pris heuristique qui est refusé, celui de la véritable expérimentation, que Raffaele Romanelli a décrit récemment avec force :

*« La forte attraction pour le contexte porte en effet à « rendre absolu » le problème en cours d'analyse, et l'optique interne alors adoptée - ce problème vu de ce point de vue... - fait que le discours se dénoue à travers une série d'argumentations logiques sélectives qui dans la variété des combinaisons possibles à chaque moment... laissent de côté d'autres connexions possibles, d'autres sentiers, comme précisément cela se produit dans une vraie recherche, quand du moins l'explorateur ne sait pas déjà le terme de son chemin et ne se livre pas à des évolutions purement esthétiques. Renonçant à ce type de déductivisme qui caractérise l'histoire sociale quand elle prétend diriger le cours des événements au point de ne pas avoir de problèmes quant à l'attitude de ses protagonistes, on demande au contraire au chercheur de sacrifier un peu de la simplicité et de la linéarité du processus, de ne pas hésiter à emprunter des sentiers expérimentaux, de parcourir centimètre par centimètre certaines îles thématiques et d'en ignorer d'autres tout aussi attirantes et encore inexplorées »*<sup>2</sup>.

Le refus systématique et programmé de la dimension quantitative s'oppose directement aux « sentiers expérimentaux » décrits par R. Romanelli, pour choisir des chemins banalisés dont on tentera d'identifier certaines ornières. Il s'agira d'ailleurs ici plus de proposer de brefs éléments de discussion que d'apporter des conclusions. C'est sur la base d'une recherche quantitative en voie

d'achèvement – portant sur la population milanaise de la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle –, que j'avancerai ainsi certaines hypothèses.

### L'ILLUSION BIOGRAPHIQUE

Le premier problème posé tient au choix de l'objet d'étude. Quand une population ou une série est très importante numériquement, on est par exemple souvent amené à étudier un sous-groupe : en un mot, se dessine le problème de l'échantillonnage. Problème liminaire mais essentiel. Le refus du quantitatif se lit alors dans la volonté de contourner les règles statistiques. Plus même, c'est la cohérence de l'objet d'étude qui n'est pas respecté. En effet, on choisit un échantillon limité voire minuscule, en lui attribuant automatiquement une valeur épistémologique. L'opération d'auto-justification consiste à considérer l'infime partie du réel envisagé comme nécessaire et suffisante. Une population urbaine est analysée à partir d'un petit groupe de familles, une série de testaments de deux siècles grâce à une centaine d'exemplaires; la mortalité d'un village au moyen d'une poignée de décès...

Le coeur de cette démarche consiste à transformer des parcours individuels en biographies exemplaires. L'infiniment petit servirait à comprendre l'infiniment grand. Or, ce qui est vrai pour la physique des particules ne l'est pas pour des tissus sociaux qui révèlent souvent une étonnante hétérogénéité. Prenons une société urbaine. Elle englobe aussi, à côté de groupes bien identifiés ou de familles dûment répertoriées, une masse d'individus sans nom ni identité, sans points de repère ni traces. Une ville est souvent le havre de marginalités. Elle est formée à la fois des individus mentionnés par les sources statis-

tiques, qu'il s'agisse d'ailleurs de personnages célèbres ou d'acteurs insérés dans des processus sociaux, que d'une masse incommensurable d'anonymes et de sans-grades particulièrement difficiles à cerner.

Envisageons des exemples précis. Dans le registre des décès survenus à Milan, publié chaque année<sup>3</sup>, on trouve par exemple les mentions suivantes :

*• N.N. s'est suicidé à 34 ans en avril 1836 • ou • est mort à l'Hôpital majeur, Antonio de père et de mère inconnus habitant dans la casa d'industria •.*

De même, Appolonia A., née à l'Hôpital de Pavie en 1830, *servante de son état, • fut transportée très petite à Rovagnese, province de Bobbio; puis, alors qu'elle demeurait à Alexandrie dans le Piémont pour sa profession, elle eut des rapports charnels avec un homme qu'elle connaissait juste de vue et elle se retrouva enceinte de la fille décrite ici. Elle mourut lors de l'accouchement dans cet Hospice où elle fut accueillie le 30 mai 1856 •.* Sa fille Petronilla, sans père, est reconnue comme fille naturelle par une note de juillet 1856<sup>4</sup>.

Quelle est la caractéristique de tels individus ? C'est qu'ils ne possèdent pas de véritable identité urbaine, matérialisée en particulier par un nom de famille. Les repérer pour les analyser suppose alors de passer systématiquement au crible des séries larges, de mesurer les différentes irrégularités à travers les descriptions du réel exhaustives.

Le changement d'échelle, prôné lors du passage du macro au micro, n'affecte pas seulement le volume d'individus envisagés. Il consiste aussi à définir des microcosmes porteurs de sens. Certains lieux ou certaines époques sont ainsi considérés comme pertinents a priori.

3 - Ce registre est conservé dans l'Archivio storico civico de la ville de Milan.

4 - Archives de l'anagrafe de Milan, liasse de documents n° 149.

5 - C'est en particulier l'hypothèse de la partie anthropologique de l'ouvrage suivant : Massimo Livi Bacci, Fosca Martuzzi Veronesi, *Le risorse umane del mediterraneo. Popolazione e società al crocevia tra Nord e Sud*, Bologne, 1990.

6 - Liasse de documents anagrafiques n°6627.

### L'ILLUSION GÉNÉALOGIQUE

Une hypothèse de cette nouvelle géographie sociale est par exemple que la ville est le lieu de l'éclatement des relations sociales contre un village qui en serait un conservatoire. Le fameux clivage de la sociologie allemande de la fin du XIXe siècle entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* retrouve ainsi une nouvelle vigueur. Il ne serait possible de repérer des liens sociaux complexes que dans des situations territoriales précises. De là, naissent par exemple de multiples hypothèses sur le facteur consanguinité qui serait lié de manière inéluctable à certaines conditions économiques ou sociales<sup>5</sup>.

Le tableau n°1 propose une situation familiale rencontrée avec une certaine fréquence dans la population milanaise. Essayons d'en analyser les explications.

Malgré leur installation en ville (ou à cause de ?), les Corlati continuent à se marier entre eux, entre individus portant le même nom et probablement originaires des mêmes groupes familiaux (tableau n°1). La rareté des études globales des populations urbaines voire régionales et surtout de leurs réseaux d'imbrications a ainsi contribué à passer sous silence ce type de résultat. On pourrait pourtant multiplier les exemples en pensant à d'autres habitants de Milan dont la position citadine est fortement conditionnée par un ensemble de facteurs sociaux. L'image classique d'un urbain déraciné et sans identité propre est alors contredite : une Casati est par exemple née à Casate Nuovo et un Castano à Castano. Un Crippa habite Crippa quand des Brignoli sont originaires de Brignoli, un Guastalla de Guastalla ou un Sirtori de Sirtori<sup>6</sup>. Allons plus loin avec les professions : un cuisinier né à Belgioioso tra-

vaille au service de la famille Belgioioso ; une Capelli est *cappellaia*, c'est à dire travailleuse en chapeaux...

Les liens sont bien multifformes. Illustrons plus en avant cette diversité. R. Ghiringhelli reste huit ans à Milan avec ses parents avant de retourner à Caronno Ghiringhella où elle est née en

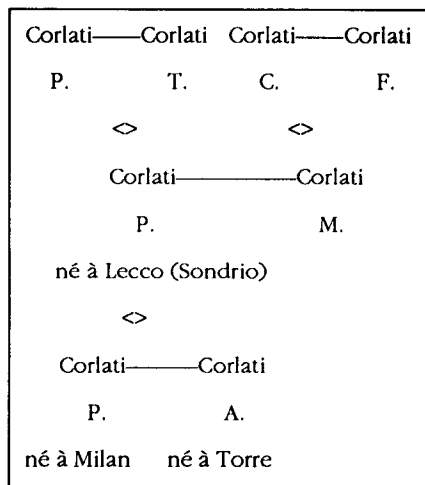


Tableau n.1 : famille CORLATI

1828. Elle y épouse en février 1848, C.Ghiringhelli, maçon comme le père de la mariée. Une soeur de cette dernière se marie toujours à Caronno Ghiringhella avec un propriétaire rentier qui bien évidemment s'appelle Ghiringhelli.

Il s'agit donc avant tout de retrouver des liens plutôt que de les imaginer pour les conforter !

Le refus du quantitatif ne s'arrête toutefois pas au choix délibéré de groupes ou de territoires jugés pertinents. Des hypothèses sur les relations sociales, on passe souvent à la construction d'un modèle d'explication général. Parmi ceux qui ont été ainsi élaborés contre les logiques quantitatives – en particulier démographiques –, figure par exemple l'analyse des sentiments diffu-

sés dans une société, en un mot des mentalités.

### L'ILLUSION SENTIMENTALE

Un large courant de l'historiographie contemporaine tend à proposer voire à imposer une lecture romanesque des liens sociaux. Les sentiments auraient guidé les individus, indépendamment d'éventuelles contraintes socio-économiques. Les conditions matérielles sont alors délibérément écartées du paysage urbain. Dans cette démarche, les documents sont pris pour ce qu'ils ne sont pas, à savoir des morceaux de réalité. Une telle grille d'interprétation débouche souvent sur une « mythification » systématique, empreinte de nouvelles disciplines comme la psychanalyse.

Pensons par exemple à la théorisation de l'amour maternel qui s'est développée dans les dernières années<sup>8</sup>, d'un amour qui aurait brutalement surgi au XVIIIème siècle pour s'imposer à des consciences restées jusqu'ici insensibles. Cette clé de lecture sépare deux continents : une population aux comportements ancestraux donc bestiaux ; une société policée, celle des Lumières.

Les sources milanaises, pourtant postérieures (rappelons que l'anagrafe est établie en 1811), proposent un antidote salutaire en démontrant comment le sentiment est aussi et surtout associé à un groupe voire à une couche sociale. Ainsi, quand Giovanni C., ancien militaire âgé de 42 ans, se présente spontanément dans les services de l'anagrafe, il répond de « manière arrogante » : « *si l'on me demandait s'il manque une vis à un fusil, je saurais répondre; par contre, je ne peux dire ni le nombre d'enfants que j'ai eus avec ma femme, ni la date de leur abandon* ».

Certains pans du réel viennent ainsi contrebalancer un modèle d'explication

minimal, basé sur un corpus particulièrement limité : les témoignages des élites sociales d'une époque donnée. Il est hors de question d'oublier cette dimension culturelle mais elle mérite certainement d'être replacée dans une optique élargie...

Ces quelques éléments de réflexion n'ont bien sûr pas valeur didactique. Il s'agit plutôt d'une modeste contribution à un débat qui n'a pas encore eu véritablement lieu mais dont l'acuité est certaine. Le problème n'est pas de ne faire que du quantitatif. Imaginons plutôt que, au lieu d'être systématiquement contre, une attitude plus fructueuse consisterait à être au moins avec, sinon pour.

7 - On pourrait élargir cette liste à l'infini : un Legnani est né à Legnano; un Paruzzaro à Paruzzaro; un Annoni à Annone...

8 - Un des ouvrages les plus représentatifs de ce courant est sans conteste celui d'E. Badinter : *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*, Paris, 1980.